



Fils de la Providence

Herbjørg Wassmo



Fils de la Providence

Herbjørg Wassmo

Traduit du norvégien par Luce Hinsch

Benjamin, le fils de Dina, est témoin à onze ans d'un drame impliquant sa mère. Petit garçon solitaire et tourmenté, il erre à Reinsnes, guettant le retour des pêcheurs partis aux îles Lofoten. Il cherche à communiquer avec une Dina inaccessible, et se choisit un père en la personne du mesuré Anders qui prend ce rôle comme un cadeau.

Benjamin est aussi possessif et orgueilleux que sa mère. En grandissant il se découvre une sexualité débordante et des rapports difficiles avec les femmes.

Fils de la Providence retrace le parcours d'un jeune homme prisonnier de ses obsessions. Un fils marqué par une empreinte indélébile. Celle d'une mère qui ne mesure plus sa force.

Herbjørg Wassmo est l'auteur d'une œuvre considérable. Spécialiste des destinées flamboyantes, elle a notamment écrit *Cent ans* et *Le livre de Dina*.

« *Une conteuse puissante et déterminée.* » Agnès Desarthe, *Libération*.

(Le cycle de Dina se constitue de : *Le livre de Dina*, *Fils de la Providence* et *L'héritage de Karna*.)

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Fils de la Providence

du même auteur chez le même éditeur

Le livre de Dina (1994)

tome 1 – Les limons vides

tome 2 – Les vivants aussi

tome 3 – Mon bien-aimé est à moi

Le livre de Dina, 1 seul volume (2003)

L'héritage de Karna (2000), nouvelle édition en un seul volume (2011)

tome 1 – Mon péché n'appartient qu'à moi

tome 2 – Le pire des silences

tome 3 – Les femmes si belles

Voyages (1995)

Un long chemin (1998)

La septième rencontre (2001)

La fugitive (2004)

Un verre de lait, s'il vous plaît (2007)

Cent ans (2011)

chez d'autres éditeurs

La trilogie de Tora (Actes Sud, 1987, 1996 et 1997)

tome 1 – La véranda aveugle

tome 2 – La chambre silencieuse

tome 3 – Ciel cruel

Thésaurus tomes 1 et 2 (Actes Sud, 2007)

La plupart des ouvrages de Herbjørg Wassmo sont aussi disponibles en poche, en 10/18 ou en Babel.

Traduit avec le concours du *Centre National du Livre*, Paris,
et du *Norwegian Literature Abroad (NORLA)*, Oslo.

Gaïa Éditions tient également à exprimer ses remerciements
au *Centre Régional des Lettres d'Aquitaine* pour son aide à la publication.

Herbjørg Wassmo

Fils de la Providence

Traduit du norvégien par Luce Hirsch

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Lykkens sønn

Illustration de couverture :
© plainpicture / bonne:images / Pernilla Sjöström

© 1992 by Gyldendal Norsk Forlag
© Gaïa Éditions, 1997, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-297-7

*Si le bonheur était véritablement désirable pour l'être humain,
l'idiot représenterait incontestablement
le plus beau spécimen de la race.*

Friedrich Nietzsche

PROLOGUE

Jésus lui répondit : les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel ont des nids ; mais le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête.

(Évangile selon Matthieu, 8, 20)

Me voilà donc : une fourmi dans la bruyère. Ou un oiseau perdu dans l'univers. Loin de la terre. Cependant elle reste si proche que je sens son souffle sur mon front.

Solidement plantée sur ses pieds elle tend les mains. Au même moment elle lâche un objet. Un son strident se fait entendre quand le métal rencontre la pierre. Je porterai toujours ce son en moi.

Ensuite, quand je crois que tout est redevenu silence, il se fait un mouvement dans la bruyère. Un bruissement sec. Et ses bottines lâchent l'ourlet de sa jupe et reculent lentement. Jusqu'à ce qu'elles quittent le cercle de la réalité.

Moi je suis dans le cercle. Ainsi que l'homme. Il est couché dans la bruyère, la tête recouverte d'écume rouge. Qui s'étend de plus en plus. Ce rouge nous encercle. Lui et moi. Tandis qu'elle s'en va à reculons. Elle devient inaccessible. Elle a même lâché les bords de sa jupe.

Je ne suis ni fourmi ni oiseau. Je ne suis rien. Malgré cela je suis forcé à me relever. Forcé à prendre corps pour qu'elle me voie.

C'est alors que je sens ses mains sur moi. Elles touchent ma tête. Mes épaules. Mon cou. Mon visage. Elle appuie ses doigts sur mes yeux. Lentement. Jusqu'à ce que tout devienne noir. Cela ne fait pas mal. J'ai quand même peur.

Elle me prend dans ses bras, comme un objet léger et précieux. Me tient contre elle. Bien serré.

Je sens l'odeur de sa peau. Une odeur d'herbes sèches et de transpiration. Épicée et salée. Mais je ne peux pas la voir parce qu'elle m'a aveuglé, une fois pour toutes.

Je sens ses muscles se tendre bien avant qu'elle ne me rejette. Ceux de son ventre. De sa poitrine, de ses bras. Je connais ses pulsations. Comme un puissant courant qui brise la glace. Dangereusement proche.

Le froid fait pression sur ma peau. Et je m'envole seul et aveuglé dans l'univers. Par peur de retomber sur terre je me recroqueville. Prêt à l'acceptation. Je cache mon visage dans mes mains. Pour me protéger.

Alors je comprends que je plane. Je flotte dans l'air. Et sa voix effleure mon oreille comme une brise nocturne à travers une fenêtre : « Béni sois-tu, Benjamin, tu es le fils de la Providence ! »

On dit que le mensonge peut être une vérité que l'on tait. Si cela est vrai, les mensonges sont plus nombreux que l'on ne l'imagine.

Je n'ai pas dit qui avait jeté le fusil lapon dans la bruyère. J'étais peut-être déjà à la recherche de ma propre vérité.

Peut-être bien que les vrais mensonges ne sont que des vérités que nous taisons ?

Dieu est muet. Dieu ment-il parce qu'il se tait ?

Il est écrit que nous sommes faits à l'image de Dieu.

Dans ce cas : est-ce dans l'art du silence que nous lui ressemblons le plus ?

... Seul l'angoissé trouve le repos, seul celui qui descend aux enfers sauve la bien-aimée, seul celui qui tire le couteau reçoit Isaac.

(Johannes de Silentio, *Crainte et Tremblement*)

C'est encore moi : dans une ville étrangère j'ai essayé de faire mon bilan. Mais sans résultat. Ma vie défile devant moi. Dans tous les sens. À rebours. Les gens qui viennent vers moi dans les rues et sur les trottoirs portent un masque. Tous. C'est Dina qui emploie toutes sortes de travestissements pour se cacher de moi.

Le ciel était comme une énorme pièce de monnaie astiquée sur laquelle crachaient de longues colonnes de cheminées.

Quelqu'un m'avait écrit, me demandant de venir chercher le violoncelle de Dina. C'est ce qu'on fait quand des amis ou des parents sont morts. J'ai refusé d'y croire parce que je voulais la retrouver vivante.

Une fois, une silhouette de femme coiffée d'un grand chapeau marcha devant moi en roulant des hanches. Cela me fit penser à ce qu'Anders m'avait dit un jour : « Fuis les femmes qui essaient de se cacher sous un chapeau tout en ayant l'air d'avoir les hanches nues. Elles ne sont ni aussi timides, ni aussi nues que tu l'imagines. »

Le violoncelle pouvait faire penser à une femme aux hanches nues. Il était là quelque part dans cette ville étrangère, appuyé à un mur, des pleurs plein le ventre.

Je pouvais me dire qu'en retrouvant le violoncelle, je retrouverais aussi les pleurs. Ou la mort. Ou les deux.

Je pouvais aussi me demander si c'était là une réaction de fou, ou celle, bien compréhensible, d'un enfant. D'une façon comme d'une autre c'était aussi ridicule.

Je ne savais pas jouer du violoncelle et n'avais aucune intention d'apprendre. La perte de ce violoncelle n'était probablement pas irréparable. Mais j'avais pris ma décision. Il me fallait trouver l'instrument et le ramener à Reinsnes.

Tous les gens qui se pressaient sur ma route, leurs voix, cette langue inhabituelle, cette confusion, constituaient un enfer qui faisait s'ouvrir chaque pore de ma peau. J'étais petit à nouveau et Dina m'avait placé sur son cheval et disait qu'elle allait tenir le mors pour traverser la cour, mais qu'ensuite ce serait à moi de prendre les rênes en main.

Déjà, dans la gare sale et empestée, j'ai eu l'impression de descendre en enfer. J'étais Orphée. J'allais suivre les traces d'une femme jusque dans le royaume des morts.

Durant le trajet j'ai contrôlé plusieurs fois que l'enveloppe portant l'adresse était bien dans la poche intérieure de mon pardessus. J'avais cependant déjà donné deux fois l'adresse au cocher, et il me l'avait confirmée en opinant du bonnet.

C'était une grande maison, un peu en retrait de la rue, entourée d'une haute grille. L'entrée était bloquée par un portail de fer forgé portant des pointes de lances en haut comme en bas. La vigne vierge et les mauvaises herbes avaient envahi les parterres au pied de l'escalier. Le bâtiment semblait plutôt inhabité.

Après avoir demandé au cocher d'attendre un peu, je m'approchai de la grille et trouvai un bouton de sonnette couvert de vert-de-gris. Un bruit de sonnette gronda quelque part dans la maison. Mais sans résultat. J'essayai d'ouvrir le portail, mais il ne rendit qu'un bruit de ferraille inquiétant, et resta fermé.

Je secouai le portail. Criai. Pris d'une rage infantile sans pouvoir m'arrêter. Par solitude, par déception, par fatigue.

Tout sortait dans cette langue dure que je ne maîtrisais pas tout à fait. C'était Benjamin qui voulait entrer chez Dina. Chez maman !

Je n'étais pas fier de moi. Mais il n'était pas question de lâcher prise. Pas maintenant.

À la fin, le cocher trouva la situation pénible. Il demanda son dû et voulut s'en aller.

Une fenêtre s'ouvrit chez les voisins et une femme apparut et me cria quelque chose. Je n'en saisis pas le sens. Mais le mot *wahnsinnig* me fit comprendre qu'elle m'invectivait. D'autres fenêtres s'ouvrirent sur la rue. D'autres voix se firent entendre. Quelqu'un cria le mot « police ».

Cela m'arrêta. Et avec le sentiment que la maison n'existait en vérité que dans ma tête, je grimpai dans le fiacre.

Je trouvai un logement bon marché dans les parages, ce qui me permit d'y retourner à pied plusieurs fois par jour. Je souffrais de la chaleur du soleil. Et de mes vêtements sombres. J'aurais pu, bien entendu, m'en procurer de plus légers. J'avais assez d'argent. Mais à quoi me serviraient-ils ensuite ? Du reste, mes logeurs disaient que le froid pouvait venir d'un moment à l'autre.

Une odeur de lard et de saucisse imprégnait toute la pension, jusqu'à l'oreiller, dur comme pierre. Les punaises formaient une tapisserie vivante et turbulente sur les murs. Je finissais par passer mon temps dans les squares et sur les places, laissant les feuilles mortes virevolter autour de moi. Les gens se hâtaient vers leurs tâches, sans me voir. J'avais cependant l'impression, comme dans un cauchemar, d'être épié.

Il se pouvait bien que le cœur ne fût pas nécessaire à la circulation du sang. La force de la solitude s'en chargeait. Elle envahissait jusqu'au plus petit de mes recoins.

Mort ! murmurait-elle.

J'étais Orphée. Je m'étais chargé d'une tâche. En l'honneur de qui ?

Cette langue m'épuisait. Au début, tout le monde avait la voix de Mère Karen. Je retombais en enfance, quand elle me lisait des histoires excitantes en allemand, pour me faire apprendre la langue. Je croyais la maîtriser suffisamment pour me faire comprendre dans une conversation courante. Mais au bout de quelques heures il ne régnait plus que confusion dans ma tête. Je finis par croire que les gens n'émettaient des sons que pour m'égarer.

Le soir, couché sous la lucarne qui s'ouvrait sur un ciel sans Dieu, les mots et les voix continuaient de tourbillonner dans ma tête. Les gens avec qui j'avais essayé de parler avaient-ils compris ce que je demandais ? Avais-je compris leur réponse ?

J'espérais bien sûr qu'elle était en vie. Tout en redoutant qu'elle le fût.

Mais c'était une certitude qu'il fallait à Orphée.

J'imaginai qu'elle s'était assise juste sur ce banc, ou avait traversé juste cette rue. Une fois j'ai même cru la voir. Et j'ai suivi une étrangère tout au long de plusieurs pâtés de maisons. Jusqu'à ce qu'elle se retourne, m'agonissant d'invectives.

« N'ayez pas peur ! Ce n'est qu'Orphée », ai-je dit avec amabilité.

Elle s'est mise à courir. Son sac se balançant sur sa cuisse. C'était ridicule. Ses talons étaient trop hauts. Ils battaient les pavés de pas minuscules. Elle n'avancait presque pas. Il eût été facile de la rattraper. De lui saisir le bras par exemple. C'était tentant. Elle incitait à cela par sa fuite idiote.

Trois jours durant, j'ai déambulé dans les rues. De la pointe de mes chaussures, je repoussais la poussière et les

feuilles mortes comme si j'essayais de me débarrasser d'une part encombrante de mon anatomie.

Je m'étais levé tôt et décidai d'entrer en contact avec les habitants de la maison voisine. Après m'être soigneusement rasé, j'enfilai une chemise propre.

Je fis du porte à porte. Planté là, j'écoutai venir de lointains bruits de pas. De grands pieds chaussés de cuir. Ou de petits pieds dans des chaussons. Des talons hauts dont le claquement métallique avait quelque chose d'effrayant. C'était toujours la même chose. J'accomplissais un rite aux insensibles variations. Comme si l'on se jouait de moi, afin de me fourvoyer et de me faire oublier la raison de ma présence.

Personne ne connaissait Dina Grønelt. Certains répondaient poliment d'un air distrait, comme s'ils ne me voyaient pas. D'autres étaient irrités ou inquiets, comme s'ils s'imaginaient que je sonnais à seule fin de les assommer. D'autres encore étaient froids, corrects et brefs. Ou bien me prenaient pour un fou. Quelqu'un qui allait de porte en porte, cherchant une femme qu'il était même incapable de décrire.

Au cours de l'après-midi, je fus de retour à l'adresse indiquée. Je sonnai, comme je l'avais fait tous les jours précédents.

C'est alors que le rite fut rompu. Des pas approchaient ! Des pas traînants, mais rapides. Un homme âgé aux longues moustaches argentées et au regard perçant apparut dans le chambranle de la porte. Nous restâmes un instant à nous mesurer. Finalement il demanda avec impatience :

« Oui ? »

Je me présentai et m'attendis à être reconnu.

Mais il ne broncha pas.

« J'ai reçu une lettre me demandant de venir chercher ici la violoncelle de madame Grønelt », ai-je expliqué.

Il réagit enfin par une série de grimaces d'amabilité.

« Ah bon ! C'est donc vous ? Je m'appelle Karl Meyer. J'ai effectivement la garde d'un violoncelle », dit l'homme.

La situation semblait irréaliste. Je devins fébrile. Les questions se bousculaient. Je me mis à bégayer.

L'homme me considéra un moment en hochant la tête. Je ne savais pas s'il comprenait ce que je disais. Puis il m'invita à entrer dans un grand hall sombre. Les meubles étaient de vrais monuments qui engloutissaient l'air et la lumière. L'homme devenait tout petit entre les armoires et les chaises à haut dossier.

C'était lui le maestro. Il avait la garde du violoncelle de Dina Meer. Au moment même où il dit Dina Meer, je compris que Dina opérait sous un faux nom.

Je fis semblant d'être au courant. Et en même temps il me fallait lui faire dire tout ce que je ne savais pas.

Tremblant d'impatience, je lui tendis la main en disant que j'étais soulagé de trouver enfin quelqu'un à cette adresse. Nous échangeâmes quelques phrases pendant que j'accrochais mon pardessus sur un portemanteau qui évoquait une potence. Il s'excusa d'avoir été absent quelques jours. Puis il me fit traverser plusieurs pièces encombrées de meubles. Nous nous arrêtâmes enfin dans une salle où un énorme piano à queue trônait sur le parquet. Divers instruments étaient accrochés aux murs. Plusieurs violons, un alto, des instruments à vent.

Je retins ma respiration. Dans un coin, j'avais reconnu le violoncelle de Dina. Immédiatement les larmes me vinrent aux yeux.

L'homme dit qu'il allait chercher des rafraîchissements. Ce serait en toute simplicité, car c'était le jour de congé de la bonne.

Je m'approchai de l'instrument. Le touchai. Le bois lisse. À la fois frais et chaud. Une égratignure sur le côté. Je le reconnaissais. Comme un ami. Une certaine force émanait de lui. Il m'avait manqué.

Une vague de souvenirs déferla. De secrets. D'horreur. De chagrin. De bonheur. Je me rendis compte que je pleurais quand je l'entendis revenir.

Le dos tourné, j'essayai de me contrôler. Je l'entendis placer la carafe et les verres sur une petite table près d'une haute fenêtre. À l'inverse des autres pièces que nous avons traversées, celle-ci ne servait qu'à la musique. Pas de lourds rideaux. Aucun meuble superflu. Aucun tapis.

Cela donnait une impression de déjà vu. Parce qu'elle y avait été présente.

« Elle était douée, dit-il en faisant un geste vers la table. Très douée. Mais un peu trop âgée pour donner des concerts. En plus, elle était femme », ajouta-t-il.

Je remarquai qu'il disait « était ». Cela me mit en fureur. Curieusement. J'étais pourtant préparé à cet « était », n'est-ce pas ?

Je m'assis.

« Il y avait quelque chose qui lui manquait. Une souplesse des doigts, assura-t-il. Elle était trop sauvage. Trop dure. L'enseignement qu'elle avait reçu était venu trop tard. »

Il resta silencieux un instant, comme s'il pensait à elle.

Je lui ai demandé s'il savait où elle était. Il s'est penché sur son verre, puis a rencontré mon regard.

« Il y a un moment qu'elle est partie.

– Où ?

– Difficile à dire. Mais il était question de Paris. »

J'ai essayé de deviner aux inflexions de sa voix s'il en savait plus qu'il ne voulait en dire. Mais ce fut impossible. Je ne le connaissais pas assez pour savoir s'il mentait.

« Temps difficiles, marmotta-t-il, l'air préoccupé. Difficile de vivre à Paris en ces temps... Je n'ai jamais compris cet avilissement de l'homme, qui semble nécessaire...

– Quoi ?

– La guerre. »

Il fit une pause. Puis il dit – pour ainsi dire *in petto* :

« Charmante et généreuse. Elle faisait sensation. Elle était très entourée. Pas toujours de gens du meilleur monde. »

Pourquoi parlait-il tout le temps à l'imparfait ?

« Elle est morte ? ai-je demandé.

– Non, pourquoi serait-elle morte, dit-il, étonné. Les temps sont difficiles, bien sûr... Mais il n'y a aucune raison pour qu'elle ne soit pas parmi les vivants. Elle était en bonne santé quand je l'ai vue, mais elle avait abandonné le violoncelle.

– Pourquoi a-t-elle abandonné le violoncelle ?

– Cela exigeait trop. Elle parlait de sacrifice. Elle avait des idées bien arrêtées. »

J'ai essayé de lui expliquer que je ne pensais pas Dina capable d'abandonner le violoncelle.

« À mon avis, c'était quelqu'un qui abandonnait tout ce que l'on ne pouvait pas rendre immortel », dit-il lentement.

Je lui ai montré la lettre avec l'adresse et la signature que je n'arrivais pas à déchiffrer.

« Elle était pressée. Le départ... »

Il me lança un regard interrogateur. Puis, de la tête, me désignant le coin :

« Le violoncelle, marmotta-t-il, n'a pas grande valeur, mais c'est un bon instrument. Emportez-le !

– Où habitait-elle ? » demandai-je.

Il secoua la tête.

« Était-ce sur votre conseil qu'elle a abandonné le violoncelle ? demandai-je.

– Oh non ! s'écria-t-il avec effroi. Mais je lui ai clairement fait comprendre qu'elle ne pouvait pas aspirer à de grandes performances.

– C'était cruel ! dis-je avec insolence.

– Non, nécessaire.

– Elle s'est trouvée totalement dépouillée !

– Non, cela lui a donné du courage ! dit-il avec calme.

– Du courage ? Pour faire quoi ?

– Pour être elle-même.

– Dina a toujours été elle-même ! »

Nous restâmes assis à nous contempler. Sa moustache était ridicule, comme le pelage d'un animal mal soigné.

« Dites-moi, vous connaissiez cette femme ? Vous deviez la connaître puisqu'elle vous a offert son violoncelle ? » demanda-t-il.

J'en faisais la constatation. Sans m'étonner. Elle n'avait pas parlé de moi. Avait gardé sa vie pour elle. Elle ne se servait ni du nom de Jacob ni de celui d'Anders. Elle s'était véritablement cachée au centre de l'Europe sous le nom de Meer.

Il a dû croire que je ne le comprenais pas, car il répéta :

« Dites-moi, vous connaissiez Dina Meer ?

– Non, probablement pas », ai-je dit.

À cet instant même j'ai su que c'était vrai.

« Qui êtes-vous ? Un parent ? continua-t-il.

– Plutôt un ami...

– Vous êtes bien jeune pour être un ami. »

Je me sentis bête.

Il y eut un silence pendant lequel nous bûmes.

« Je crois qu'il faut vous décider, lâcha-t-il lentement, si c'est le violoncelle ou la femme que vous cherchez.

– C'est le violoncelle, dis-je avec obstination.

– Eh bien vous l'avez trouvé, le violoncelle.

– Vous en savez plus sur elle, n'est-ce pas ? »

Il secoua la tête en souriant. C'était irritant. J'avais du mal à me contenir car j'avais l'impression qu'il se moquait de moi.

« Elle vous a aussi abandonné ? N'est-ce pas ? » m'entendis-je lui dire.

Alors il se passa quelque chose. Je ne sais pas exactement quoi. Une ombre sur les pupilles, une main qui se déplaçait. Un léger mouvement. Tout à coup, j'ai su qu'il en était ainsi. Elle l'avait quitté.

« Qu'est-ce qui vous fait croire à une telle intimité ? Je suis un vieil homme, dit-il en souriant.

– Je ne sais pas. »

Il sourit faiblement.

« Il ne faut pas en tirer des conclusions juvéniles. Vous savez... je les ai vus arriver et partir. Ils ont leurs rêves de célébrité. Comme moi-même j'en ai eu. Certains arrivent à temps, mais n'ont pas assez de talent ou de volonté. D'autres ont le talent et la volonté, mais ils arrivent trop tard. Ou encore la vie se charge de les en empêcher d'une manière ou d'une autre.

– Comment ?

– Oh, il peut y avoir tellement de choses. La famille, le manque d'argent. L'amour ou quelque'autre folie...

– Qu'est-ce qui a arrêté Dina ?

– Avant tout d'être arrivée trop tard. Pour être virtuose, il faut être de cire et en même temps avoir une discipline de fer. Et qui plus est, il ne faut pas être malheureux ni avoir le mal du pays.

– C'était son cas ? »

Il me dévisagea sans répondre.

« Pourquoi n'est-elle pas repartie dans son pays ? demandai-je avec ruse.

– Je n'en sais rien », s'empessa-t-il de répondre. Un peu trop vite ?

« Vous n'en savez rien ?

– Elle n'était pas du genre à se confier à n'importe qui.

– Mais vous n'étiez pas n'importe qui ? Vous étiez son ami et son professeur, n'est-ce pas ?

– Cela ne veut pas dire que j'étais son confident en toutes choses. Qu'est-ce que vous espérez savoir ?

– Où je peux la trouver.

– Je regrette de ne pas être à même de vous aider », dit-il en soupirant.

Peu après il sortit sa montre et dit que son élève allait

arriver. Il se leva et du menton désigna à nouveau le violoncelle.

Une fois dans le hall, il me donna sa carte.

« Ah, c'est vrai, dit-il tout à coup. Je peux vous donner l'adresse du théâtre où elle avait l'habitude d'aller. Je crois qu'elle y avait plusieurs connaissances. » Il accrocha sa canne à son bras et se pencha vers une solide table en chêne pour noter une adresse au dos de sa carte.

Je remerciai.

Puis je me suis retrouvé dans la rue avec le violoncelle de Dina. La poignée de l'étui était abîmée. Je dus le porter sous le bras. Un vent glacial me rattrapa au coin de la rue. Quelques feuilles d'érable voltigèrent vers moi et s'accrochèrent à mon pardessus.

Je pouvais toujours rêver à tout ce qui aurait pu être. Si je l'avais retrouvée. Mais cela ne menait à rien. Orphée avait un but précis à son voyage. On pouvait même dire que le but était atteint. Il était écrit qu'Orphée revenait des enfers les mains vides. À ce moment précis, il était de retour avec un violoncelle.

J'ai regagné mon logis tout en pensant aux rêves de voyages que faisaient les étudiants. Durant les fêtes à la Régence ou au Valkendorf. Ou encore dans les tavernes devant leurs bières. On rêvait de voir le monde et de faire de grandes découvertes et de devenir célèbres.

Il y avait vraiment de quoi rire. J'y étais maintenant, en voyage de par le monde. Et alors ? La poussière et la crasse n'étaient-elles pas les mêmes, où que l'on aille ?

Elle aussi avait eu ses rêves de voyages. Je la revoyais montant à bord du *Prinds Gustav*, le vent rabattant les bords de son chapeau. Je ressentais encore de la haine pour son mouchoir agité en signe d'adieu. J'essayais de percevoir les visages. La distance entre nous se faisait grande.

Qu'était-il advenu de ses rêves de voyage ? Avait-elle

trouvé la tranquillité en m'échappant ? En échappant à ce que je pouvais dévoiler par un seul mot ?

L'idée de ce que les années avaient fait d'elle me tourmentait. Quels avaient été ses amants ? De quoi avait-elle vécu ? À quoi ressemblait-elle ? Pourquoi n'était-elle pas partie tout de suite, quand elle avait compris qu'il le fallait ? J'essayai de me souvenir quelle en avait été la cause. Qu'avais-je dit ou fait qui lui avait fait penser que j'allais la trahir ? Avais-je montré une faiblesse qui lui avait fait croire que je n'y parviendrais pas ? À me taire.

Son violoncelle était lourd à la longue. J'essayais de me consoler en l'imaginant, elle, sautant sur son cheval, ou fermant des portes. Toujours en route. Loin de moi.

C'est ainsi que je me décidai à rentrer à Copenhague le lendemain.

Mais je ne suis pas allé à la gare le lendemain. Je suis allé au théâtre dont le professeur m'avait donné l'adresse. Je n'ai pas pu m'en empêcher. J'ai d'abord abordé, en balbutiant, le visage grisâtre d'un homme derrière un guichet. Je cherchais Dina Meer, pouvait-il m'aider ? Il fit non de la tête et continua à manger quelque chose qui se trouvait dans un sac en papier. Chaque fois qu'il plongeait dans le sac, son visage disparaissait jusqu'à la racine des cheveux. J'essayai d'être poli, et lui fit comprendre qu'il m'importait de rencontrer quelqu'un qui la connaissait.

Il ne me prêtait aucune attention. Jusqu'au moment où j'ai eu l'idée de sortir un billet de banque. Il se mit alors à réfléchir, tout en suçant ses dents, et attrapa le billet. Puis il replia soigneusement le sac en papier, ouvrit la porte de sa loge et me fit signe de le suivre. Une cacophonie, celle d'un orchestre en répétition, nous guidait.

« Schröder ! Le premier violon ! » me montra-t-il du doigt avant de disparaître.

J'attendis une pause. Puis je m'approchai de celui que je croyais être le premier violon. Il ne sembla pas aussi désagréable que je l'avais imaginé. J'allai droit au but. Me présentai comme un parent de Dina, venu à Berlin pour la rencontrer. Sans hésiter il me donna l'adresse du professeur.

« Habite-t-elle là ? demandai-je sans dire que j'en venais.

– Oui », dit-il, tout en se retournant vers le chef d'orchestre qui disait quelque chose d'incompréhensible.

À en juger par le rideau usé et le tissu taché des sièges, c'était un petit théâtre de troisième ordre. De même que son orchestre. Sûrement à l'image de son orchestre.

Une fois le chef d'orchestre parti, je demandai à Schröder s'il avait le temps d'un entretien. Il hésita, c'était en fait l'heure de son déjeuner. Je lui proposai de l'inviter. S'il y avait un restaurant dans le coin. Mais il n'avait guère de temps. Avec impatience il fit un geste vers les fauteuils dans la salle et s'y assit.

Il était d'un âge incertain. Un visage étroit. Des cheveux noirs barrés de blanc en pointe, de la tempe droite au sommet du crâne. C'était curieux. Il connaissait Dina !

« Elle n'habite plus à l'adresse que vous indiquez, ai-je dit.

– Ah bon, se contenta-t-il de dire en haussant les épaules.

– Jouait-elle ici ?

– Non, dit-il en souriant, comme si cette idée lui paraissait ridicule.

– Comment la connaissez-vous alors ?

– Elle venait avec Monsieur Erenst.

– Qui est Erenst ?

– Le propriétaire du théâtre.

– Qu'est-ce qu'elle faisait ici ? »

À nouveau il haussa les épaules avec découragement et lança un regard vers la porte.

« Elle assistait aux représentations. Aux concerts.

– Quel était le rôle de Erenst ?

– Il ne jouait aucun rôle, il dessinait et construisait des maisons, répondit-il, résigné.

– Je voudrais bien parler à Erenst !

– Il est en voyage.

– Où donc ?

– À Paris.

– Dina est-elle partie avec lui à Paris ? »

Il secoua la tête, puis me tourna le dos et s'adressa à l'un de ses collègues qui venait d'entrer. Attrapant son archet il se mit à jouer. Comme si je n'existais pas.

Il était bien sûr possible d'employer son énergie à s'étonner de l'impolitesse et du manque de savoir-vivre des gens. J'allai de l'un à l'autre des membres de l'orchestre, essayant de me faire comprendre à propos de Dina et de l'adresse de ce Erenst à Paris. Je me laissais torturer par des individus sans consistance, indifférents, désagréables et bêtes. À peine dégrossis et envoyés de par le monde pour écraser tout essai de contact positif.

C'est donc ici que Dina venait ! Pour assister à des répétitions. Leur manière de jouer était certainement aussi grossière que leur manière de parler, ai-je pensé une fois dans la rue.

Le caniveau sentait mauvais et les roues des voitures faisaient grand bruit sur les pavés. Je me souvins de toutes les fois où j'avais pleuré de rage ou de terreur dans mon enfance, et j'aurais aimé pouvoir en faire autant maintenant. Au lieu de cela, je mis mon pardessus sur les pierres inégales de l'escalier et m'assis dessus.

Ensuite, j'ai déambulé dans les rues. Mais quand la lune s'est levée et que les réverbères se sont allumés, je me suis retrouvé devant l'entrée du théâtre. J'ai pris un billet sans demander ce qu'on jouait.

J'aurais aimé avoir quelques œufs pourris.

Je trouvai ma place. Quand le rideau s'est levé, je me

suis rendu compte qu'on ne donnait pas de représentation théâtrale. L'orchestre était sur scène, pas dans la fosse. Je reconnus certains, rencontrés le matin. Le chef d'orchestre et le violoniste.

La salle était presque pleine. La cacophonie des instruments qu'on accordait me tapait sur les nerfs. J'ignorais pourquoi je me trouvais là. Il eut mieux valu attendre ce Schröder à la sortie.

Derrière moi, une femme parlait sans interruption à son voisin. Je compris qu'elle avait rencontré un représentant de la gent masculine si maladroit et si mal élevé qu'elle ne pouvait pas le supporter. Je me retournai, car elle m'irritait. La femme avait une robe rouge avec des dentelles au corsage. Elle gesticulait, les mains couvertes de bagues, ignorant mon regard.

Finalement, la salle fut plongée dans l'obscurité. La femme derrière moi se tut. Le violoniste leva son archet, avec les autres. La largeur de ses épaules détonnait ici. Derrière un violon et sur une scène. Il aurait dû être casseur de pierres. L'idée qu'il était si déplacé m'amusa.

Puis vint la musique ! À ma rencontre.

L'orchestre n'était pas aussi lamentable que le donnait à penser le rideau. Je le compris dès le premier mouvement tout en essayant de deviner ce qu'il interprétait.

J'étais envoûté. Les visages penchés sur les instruments, en relation avec la triste expérience précédente, s'évanouissaient. Je ne détestais plus les bras qui se levaient et s'abaissaient. Les nuques. Les doigts. Les ombres sur le rideau à l'arrière-plan.

Car tout était dans la musique. Et la musique, c'était elle.

Et j'ai compris pourquoi elle avait supporté ces gens derrière les instruments. Pourquoi elle était venue écouter leurs répétitions. Le violoncelliste vieillissant en veste usée disparut. Les membres de l'orchestre disparurent un par un. Seul le son resta.

Dina était assise, là-bas, le violoncelle entre les genoux. Elle faisait sangloter les cordes de son ventre. Le Russe s'assit tout à coup sur le fauteuil libre à mes côtés. Son bonnet de loup était posé de guingois sur le trou de son crâne et il se penchait vers moi, souriant, lançant un regard approbateur vers la scène. Quand le dernier mouvement s'éteignit, il applaudit et siffla. Les gens se retournaient. Cela me tranquillisa. Il était plus mal habillé que moi.

Étions-nous les seuls à comprendre ? À savoir qui elle était ? Ou alors était-ce parce qu'il n'avait rien compris que la bruyère avait rougi cet automne-là ?

Pendant l'entracte, je revis la femme à la robe rouge. Elle avait des cheveux bruns qui pendaient de chaque côté du visage. Ils semblaient lourds, comme imprégnés de goudron. Elle écoutait ce qu'un jeune homme en pantalon blanc et veste sombre lui disait. Puis elle secoua la tête, but une gorgée de son verre et leva les yeux au ciel.

On ne sait pas toujours ce qui vous pousse à agir. Je m'approchai du cercle de lumière qui l'entourait. Me plaçai entre l'homme et elle. Et dans la langue gutturale dont j'étais tellement las :

« Pardon, vous ne connaissiez pas par hasard madame Dina Meer ? »

Tout d'abord, elle me fixa. Mais quand son chevalier servant essaya de se glisser entre nous, haussant les épaules et faisant des grimaces, elle sembla se réveiller.

« Non, répondit-elle presque aimablement.

– Qui êtes-vous ? » demanda le jeune homme.

Je le laissai se dissoudre dans l'air.

« Vous êtes sûre ?

– Oui », dit-elle. Mais en souriant. Sa dentition était inégale et elle avait un grain de beauté beaucoup trop gros sur la joue. Elle était assez grande. Avec des sourcils provocants et trop de fard. Elle était quand même belle.

« Est-ce que cette femme devait être là ce soir ? » demanda-t-elle, retenant son compagnon en posant sa main sur son bras.

Je ressentis une sorte de magnétisme entre nous.

« Oui, dis-je en la fixant.

– Alors je vous souhaite bonne chance, dit-elle simplement.

– Elle joue du violoncelle, dis-je, paniqué à l'idée qu'elle allait s'en aller.

– Comme c'est intéressant, dit-elle, c'est un instrument difficile pour une femme. »

Alors je fis les deux pas nécessaires. Pris son coude avec autorité et l'emmenai loin de ceux avec qui elle était.

La fin de l'entracte sonna. Mais nous restâmes devant un rideau rouge à nous mesurer. Elle était comme l'ombre rouge du rideau. Je me sentis alourdi. Plein. Comme une outre remplie de vin ou d'huile.

Je me plantai les jambes écartées. Cela m'aida. Je déplaçai mes doigts sous son coude. Sa peau avait une fraîcheur humide. Cela m'enivra. Je rassemblai toutes mes forces dans mes doigts. Je vis et je sentis qu'elle y répondait.

« Vous êtes plutôt effronté, et vous n'êtes pas berlinois, murmura-t-elle.

– En cela vous n'avez pas tort. J'aimerais tellement que vous connaissiez celle que je cherche ! dis-je. Elle est grande et brune comme vous. Elle passe son temps chez les acteurs et les musiciens.

– Cette femme que vous cherchez, est-elle... votre maîtresse ? » demanda-t-elle dans un souffle.

On comprenait pourquoi elle avait des sourcils provocants.

« Non. Une amie.

– Vous ne vous êtes pas mis d'accord sur un lieu de rencontre ?

– Non. Je l'ai perdue. Il y a longtemps.

– Mais on ne perd pas ses amis », dit-elle.

Je compris que j'avais éveillé quelque chose en elle. Pas

seulement sa curiosité. Cela se voyait dans sa manière de respirer. Je continuai à la regarder droit dans les yeux tout en prenant ses deux mains. Elles avaient une certaine douceur. Juste la douceur qui m'avait toujours manqué.

« Si, moi !

– Qui êtes-vous ? Vous me semblez assez malpoli, murmura-t-elle sans retirer ses mains.

– Je n'en suis pas très sûr, répondis-je.

– Vous avez l'air un peu fou. Hardi, mais bizarre... Vous me rappelez quelqu'un... »

La deuxième sonnerie retentit. Nous avons lentement rejoint la fin du concert.

Une fois, sa main frôla ma nuque dans le noir, après que nous nous fûmes assis. Elle dit quelque chose à sa voisine. Sans que cela ne m'irrite. Je me retournai lentement pour capter son regard. Mais l'obscurité avait éteint la clarté de ses yeux. Mes narines rassemblaient le moindre effluve de son parfum. J'ouvris la bouche pour mieux inhaler. Je le bus, l'avalai.

Puis les violons, les violoncelles et les instruments à vent entamèrent la partition.

Je ne pensais plus au Russe. Ne faisais plus attention à sa présence. Mais Dina était sur scène dans son costume de voyage vert à jupe large. Les cuisses écartées, le visage fermé.

Tandis que ses doigts dansants forçaient la musique en moi, ses vêtements s'arrachaient d'elle un par un, s'envolant vers le plafond. Là ils étaient faits prisonniers par le lustre en cristal. Finalement il ne lui restait plus que sa chemise au col ouvert.

L'ombre des vêtements de Dina tombait sur le public dans la salle, sans que personne ne s'en aperçoive. Certains toussaient. La musique montait et descendait. Je n'étais pas seul. La ville était peut-être rébarbative et sale. Ses habitants grotesques, grossiers et faux.

Mais, derrière moi, était assise la femme en rouge.

La musique ne jaillissait pas uniquement des instruments, mais de mon propre corps. De ma peau. De l'aine. Je sentais l'odeur des vêtements accrochés à la suspension. Je sentais l'odeur de la femme en rouge derrière moi. Mes narines palpaient. Je renversai la tête et fermai les yeux.

Je sentis sa main sur mon épaule pendant les applaudissements. Quand je levai le bras pour recevoir sa carte, tous les vêtements de Dina me tombèrent dessus. Je les reçus tout en serrant brièvement le bout de ses doigts. Puis, me libérant de ce tas de vêtements odorants, je continuai d'applaudir.

« Jeudi, 17 heures », murmura-t-elle en se levant, et elle se perdit dans la foule.

En sortant, mes yeux tombèrent sur un programme que tenait une main. Mozart.

Dina ramassait rapidement ses partitions usées, quittait la scène et son violoncelle, et me conduisait à travers la foule. Elle disparut, la chemise flottante. Son parfum était le même que celui de la femme en rouge.

Sur la carte était marqué *Madame Birthe Schultz*. L'adresse ne me disait rien. J'étais dans une ville étrangère.

Le violoniste avait disparu. Je passai derrière la scène et le demandai. Les autres dirent qu'il était déjà parti. Que lui voulais-je au fait ?

Je m'imaginai être un bateau toutes voiles dehors par grand vent. Il suffisait de naviguer en prenant son temps, ou de fermer les écoutilles et de s'en remettre aux éléments. La quille semblait assez lourde. Il était permis d'avouer qu'on n'avait pas le pied marin. Mais avec les conseils d'Anders en mémoire, qu'il s'agisse de femmes ou de bateaux, mieux valait aller de l'avant.

C'est pourquoi j'ai attendu jusqu'au jeudi, ressentant une sorte de triomphe dans tout le corps.

Sa manière d'outrepasser toutes les règles de la bienséance en donnant sa carte à un inconnu pouvait sembler choquante.

Mais une force brutale et aveugle avait pris possession de mon corps. Je n'y pouvais rien.

Et j'étais de toute manière bien forcé de faire des recherches dans cette ville.

J'ai loué une voiture. Madame Birthe Schultz habitait un immeuble en dehors de la ville. Entouré de grands arbres et de buissons épineux. Le portail d'entrée était surmonté de pointes au sommet. Cette dame devait probablement aussi porter des piquants.

Un concierge me demanda où j'allais et si j'étais attendu. Je hochai la tête affirmativement et lui montrai la carte de visite.

« Troisième étage », dit-il en s'inclinant aimablement tout en me faisant monter les cinq grandes marches, encadrées de rampes en cuivre, qui menaient à une sombre porte cochère.

Tout en reprenant ma respiration, je me mis à penser aux gosses des tenanciers voisins quand ils se trouvaient dans l'allée sablée devant l'entrée principale de Reinsnes. Avant de contourner la maison pour trouver l'entrée de service. En montant les marches qui renvoyaient l'écho de mes pas, je me souvenais avoir remonté l'allée partant du quai et avoir vu la maison des maîtres briller comme un château dans l'obscurité. Avant d'entrer chez Stine, dans l'annexe.

N'était-il pas permis de s'offrir le défi de cette nostalgie ici, devant la porte d'une femme totalement étrangère, quand on se sentait comme un enfant perdu ?

Dina ! Au diable ton violoncelle ! me dis-je au moment où madame Birthe ouvrait la porte. Elle n'était pas en rouge ce soir-là. Elle était en jaune.

Qu'avait-il dit, Anders, à Bergen, quand j'avais voulu accompagner les hommes de l'équipage chez les femmes dans les ruelles ? Il n'a pas protesté quand j'ai voulu être initié. Mais il a dit :

« Emporte un couteau et juste ce qu'il te faut d'argent ! »

La fille, cette fois-là, était plus jeune que moi. Maigre et sale. Elle m'avait emmené dans un cagibi sombre et installé sur une couverture douteuse. Puis elle m'avait tripoté comme si j'étais simple d'esprit. J'avais fini par la repousser. La payant grassement, je suis parti. Si je n'avais pas craint qu'on me voie, je me serais mis à pleurer. Non pas parce que la fille et le lit étaient sales et répugnants. Ni parce que les idées qu'on se fait ne correspondent pas à la réalité. Mais parce que j'avais l'impression d'avoir piétiné les doigts d'une gamine agrippée à une branche pour se maintenir hors d'un lisier.

Il manquait des boutons à son corsage, et ses bras étaient maigres.

Mieux valait penser à Aksel et à la matrone de la ruelle Peder Madsen.

Madame Birthe avait les bras potelés et son corsage jaune était sûrement choisi avec soin. Il était muni d'une série de boutons qui demandaient du temps. Vingt et un pour être exact.

Elle me fit traverser une entrée mal éclairée et passer dans un salon, tandis que je sentais mon pouls battre dans mon cou. J'aurais préféré la saisir et la pénétrer de toute la force dont j'étais capable. Et puis : en finir là.

Au lieu de cela je me suis retrouvé assis sur un canapé douillet.

Une servante apporta des tasses et des petits gâteaux sur un plateau. J'étais à l'affût d'un signe qui pouvait m'offrir une occasion. À travers tous les signes donnés par madame Birthe. C'était comme évoquer les esprits dans une séance de spiritisme.

De temps en temps je jouais le rôle de l'étudiant Grønvel devant le banc de dissection. Considérant le corps féminin, le scalpel levé. Les cours de dissection du professeur Schmidt

étaient soumis à certaines règles. Il s'agissait de détacher les membranes et les muscles du corps. Il s'agissait tout d'abord de rassembler toute la circulation sanguine de madame Birthe sans que le professeur Schmidt ne voie la moindre tache de sang sur mes manchettes.

Le corps de madame Birthe était consentant. Malgré son vertueux boutonnage.

« Vous ne l'avez pas trouvée, votre amie ? demanda-t-elle.

– Non, malheureusement », dis-je sans la quitter des yeux. J'avais bien compris qu'elle tenait cette conversation en l'honneur de la femme de chambre. Tandis qu'elle versait le thé, j'appris qu'elle attendait quelques amis qu'elle voulait me faire rencontrer. Et quand la femme de chambre revint pour demander si madame désirait autre chose avant qu'elle ne s'en aille, madame Birthe lui répondit gaiement que non, elle avait tout ce qu'il fallait.

La porte se referma et je demandai quand elle attendait ses amis. C'est alors qu'elle grimpa sur le banc de dissection et me laissa faire mon travail.

« Mon mari est en voyage. Cela n'aurait pas été convenable... vous et moi seuls », dit-elle en repoussant les tasses à thé. Puis elle offrit du sherry.

Après un temps, je m'essayai à une phrase. Mais elle ne semblait pas avoir besoin de paroles. Tout se noya dans des gestes et des soupirs.

L'écume. Je ne sais pas où j'ai vu l'écume pour la première fois. Mais cette image revenait continuellement. L'écume du lait trait par des mains de femme. L'écume laissée sur les galets de la grève par les grandes vagues grondantes. Contre l'écueil au large. Ruisselante à l'avant de la proue quand le bateau traçait un sillon blanc pour marquer sa puissance. L'écume. Dans les mains de Stine en train de feutrer les moufles de laine. L'écume ! Quand Dina se lavait les cheveux en été dans la mare derrière le monticule. L'écume sortant des naseaux du cheval en train

de sauter. De sauter sur madame Birthe à Berlin. Je faisais toujours partie de cette écume. Comme le mouvement d'un son puissant. Je l'avais en moi. J'en faisais partie. Je ne pouvais pas y échapper. Les femmes. L'odeur salée des algues. De la soude. Des cheveux. Des parfums. Du linge à sécher. Karna ! L'odeur du corps de Karna mêlé à celui du sang et du pus ! À l'hôpital de campagne de Dybbøl.

Tout était écume : la joie et la terreur. La laideur et la beauté. En même temps.

Cette nuit devait avoir lieu une dissection secrète. Interdite et brûlante. Mais, comme la vague qui se retire après la tempête et laisse son écume, c'est ainsi que j'allais me retirer sans avoir à rendre de comptes.

N'avais-je pas reçu une carte de visite ? Une invitation ? N'avais-je pas reçu un signe ? N'avais-je pas déboutonné les vingt et un boutons tout en rassemblant le sang de la dame dans le creux de ma main ?

À un moment donné, il me faudrait bien entrer dans l'autre écume. Celle du Russe. Rouge. Elle éclaboussait tout. Des millions de pétales de roses minuscules qui ne fleuriraient jamais. Car l'image s'était figée.

Dina et lui dans la bruyère. Blanche d'abord, puis rouge.

Et il n'y avait plus de Dieu. Madame Birthe était disséquée. L'écume la recouvrait ainsi que le Russe.

Qui s'était dressé dans la bruyère ?

De sa bouche sortait le son puissant d'un violoncelle. Il montait et descendait. Comme si elle essayait de chanter, sans y arriver.

Elle avait pris sur ses genoux à la fois ma tête blessée et celle du Russe.

Au moment de partir elle demanda si elle allait me revoir.

« C'est bien possible.

– Mon mari est absent jusqu'à jeudi prochain », dit-elle d'une voix basse et correcte.

J'étais la vague qui se retirait. Loin dans la mer. Je regardai l'écume qui restait. Une lumière grise tombait de biais d'une haute fenêtre. Le visage de madame Birthe avait tourné au blanc. J'étais étranger à moi-même.

Un jour nouveau pointait déjà.